

LES
DEUX VEUVES,

OU

LES CONTRASTES,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS;

PAR MM. AUBERTIN ET J. DE LA SALLE. K

*Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de la
Porte St.-Martin, le 10 avril 1821.*

PRIX : 1 fr. 25 cent.



A PARIS,

Chez QUOY, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre,
boulevard Saint-Martin, n°. 18.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE DU CADRAN, N°. 16.

1821.

PERSONNAGES. ACTEURS.



Le Baron de FIERMONT, vieux proprié-
taire Normand, vêtu comme en 1765. **M. MOËSSARD.**
Le Chevalier ALFRED DINVILLE, jeune
élégant de Paris. **M. PIERSON.**
OPHÉLIE, femme de 45 ans, veuve de
Géricourt aîné. **Mad. ST.-AMAND.**
ELVIRE, petite-maîtresse, veuve de
Géricourt jeune. **Mad. HUGENS.**
LABRIDE, vieux cocher, vêtu en jockey
Anglais. **M. PASCAL.**
FINETTE, soubrette au service d'Elvire. **Mad. FLORVAL.**

*La Scène se passe en Picardie, dans un Château appar-
tenant aux veuves Géricourt, auprès d'Amiens.*

LES
DEUX VEUVES,

OU

LES CONTRASTES,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS.

Le Théâtre représente un salon ; une porte de chaque côté ; celle de droite conduit à l'appartement d'Ophélie, celle de gauche à celui d'Elvire ; une porte au milieu.

SCÈNE I.

LABRIDE, seul, un plumeau à la main : *il a une petite perruque blonde ; une petite veste blanche, bien serrée et bien boutonnée, une culotte jaune à cordons, montant très-haut, des bottes à revers à l'anglaise, et un ancien habit de cocher par-dessus tout cet ajustement.*

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! comme tout est changé dans ce château ! comme tout est changé ! Du vivant de ce pauvre M. de Géricourt aîné, tout allait autrement : ici tout était dans l'ordre !

Air : Et voilà comme tout s'arrange.

Je faisais mes quatre repas,
Esprit content, joyeuse mine ;
J'étais dodu, frais, gros et gras :
On n'voyait qu'moi dans la cuisine,
De vivre ainsi, j'm'étais flatté,
Hélas ! quel changement étrange,
Pour entretenir ma santé

Quat' fois par jour on m'fait prendre du thé,
V'la comme un estomac s'dérange. (bis.)

Mais depuis l'arrivée de madame Elvire, sœur de ma mai-

tresse, dans ce château, on ne sait plus à qui obéir, qui contenter; madame Ophélie, veut conserver les anciens usages de la maison; madame Elvire, qui est entêtée... veut au contraire y introduire les modes de Paris; tantôt l'une fait enlever les vieux meubles pour les remplacer par de plus modernes, et tantôt ce sont les modernes qui sont remplacés par les anciens; en parlant d'anciens... enfin moi, moi-même, Labride, n'ai-je pas aussi subi les caprices de madame Elvire? ne m'a-t-elle pas métamorphosé en jaquet anglais... elle veut que tout soit à l'anglaise encore si sous ce nouveau costume je pouvais réussir près de Finette... mais la voici... attendons-la de pied ferme. (*Il referme son habit de cocher.*)

SCÈNE II.

LABRIDE, FINETTE.

FINETTE, *avec humeur.*

Ah! Labride, te voilà?...

LABRIDE.

Oui, me voilà; mais toi, Finette, d'où viens tu?

FINETTE.

Peux-tu me le demander? je viens d'achever la toilette de ces dames.

LABRIDE.

Il me semble que tu as de l'humeur.

FINETTE.

Eh! oui, contre madame Ophélie.

LABRIDE.

Et moi, j'en ai contre sa sœur, madame Elvire.

Air : Ah! que je sens d'impatience.

C'est une étourdie, une folle :

Elle voudrait tout rajeunir.

De la mode l'une raffale.

FINETTE

Et l'autre voudrait tout vieillir.

LABRIDE.

L'une, en franche coquette,
Ne rêve que toilette.

FINETTE.

L'autre n'estime rien
S'il n'est ancien.
Bref, comment faire notre ouvrage,
Ce sont des transports, des éclats.

LABRIDE.

Ce sont des débats
Qui n'finissent pas.

FINETTE.

L'une a maint projet
Que l'autre défait.

LABRIDE.

Quand l'un' veut saisir
L'instant du plaisir.

FINETTE.

L'autre veut dormir,
Dormir, dormir.

Oui, parce que madame Elvire est jeune et jolie, et qu'elle arrive de Paris, elle veut donner le ton dans le pays... elle se mêle de la toilette de tout le monde... de la mienne même... (*El ouvre son habit.*) Tiens, regarde, Finette, comme me v'la équipé; il ne me manque plus que le doliman anglais pour être un coureur britannique.

J'enrage, (*bis.*)C'est à n'y pas tenir. (*ter.*)

FINETTE.

En effet, tu m'as l'air un peu gêné là-dedans.

LABRIDE.

Que veux-tu? elle a tout-à-fait perdu la raison; mais ce n'est pas d'ça qu'il s'agit, il faut que je te conte ce qui m'est arrivé ce matin, le croirais-tu, Finette? j'ai fait une bêtise.

FINETTE.

Une bêtise! toi?

LABRIDE.

Oui, Finette, une bêtise ! ça te surprend ? écoute : ce matin au petit jour, comme j'arrangeais ce salon, je vois entrer un gros lourdaut ; c'est-y ici, me dit-il, que demeure une madame de Géricourt ?... oui, que je lui dis, laquelle ? par ma fine ! je n'en savons rien ; tout c'qu'y a, c'est que v'là une lettre de la part de mon maître Claude Athanase, le baron de Fiermont, qui arrive de la Normandie ; crac ! le voilà parti sans vouloir m'en dire davantage : un quart-d'heure après environ, il en vient un autre en jacquet, dans mon genre qui me dit en baragouinant du patois anglais : Monsieur, cette billet, il était pour la Mistriss... Pour la madame Géricourt ? que je lui dis dans son idem de patois, moi, vois-tu ? Yes, yes... for la Mistriss Géricourt ; my master, il allait venir dans cette jour ; et zeste l'adieu, mon hami !... me dit-il en décampant plus vite que ça.

FINETTE.

Eh bien ! après ?

LABRIDE.

Comment ! tu ne comprends pas ? J'ai mêlé les deux lettres, elles sont à la même adresse ; tiens, vois : à Madame, Madame veuve Géricourt.

FINETTE.

Comment faire ! en effet ? toutes deux portent ce nom ; ma foi, rapportons-nous en au hasard. Donne l'une à madame Ophélie ; je vais porter l'autre à madame Elvire ; ne dis rien de celle-ci à la vieille veuve : moi, je me tairai vis-à-vis ma jeune maîtresse.

LABRIDE.

Va comme il est dit. Ah ? dis-moi donc, Finette, avant de t'en aller... est-ce que tu me refuseras toujours ?

FINETTE.

Une autre fois ; je cours porter ma lettre.

LABRIDE.

Adieu, Vénus soubrette.

FINETTE.

Adieu, Amour valet.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LABRIDE, *seul.*

L'Amour valet... le joli nom ! il me semble que je commence à me reconnaître : vrai , quand je vois cette petite Finette , je retrouve ma jeune fraîcheur primitive... On vient , c'est madame Ophélie ; elle ne m'a pas encore vu sous le nouveau costume.

SCÈNE IV.

OPHÉLIE, LABRIDE.

Labride !

OPHÉLIE.

Madame !

LABRIDE.

Approchez.

OPHÉLIE.

Me voici, Madame.

LABRIDE.

OPHÉLIE.

Avancez-moi ce fauteuil... (*Il apporte le fauteuil.*) Mon tabouret... (*Il place un petit tabouret sous ses pieds.*) Labride, demeurez et écoutez. (*Elle le regarde.*) Mais que vois-je ? que veut dire...

LABRIDE.

J'ai résisté tant que j'ai pu ; mais c'est madame votre sœur...

OPHÉLIE.

Elle sera toujours folle.

LABRIDE.

Oui, Madame, elle veut que tous ses gens soient comme elle, à la mode.

OPHÉLIE,

Et cette perruque blonde ?

LABRIDE.

Est de son invention.

OPHÉLIE.

Quelle tête !..

LABRIDE, *riant.*

Pas vrai, Madame, que je suis farcé comme ça.. (*à part*).
 Voilà le moment de lui donner la lettre.

OPHÉLIE.

Laissons cela... dis-moi, Labride, n'est-il pas venu ?...

LABRIDE.

Oui, Madame, c'est venu.

OPHÉLIE.

Qui donc ?

LABRIDE.

Une lettre.

OPHÉLIE.

Ah ! donne, je l'attendais.

LABRIDE.

La voici, Madame.

OPHÉLIE, *la prenant.*

Ecoute, Labride; malgré cette ridicule mascarade, tu es le seul dans la maison qui aies conservé les bonnes habitudes, les vieux usages: aussi tu resteras toujours avec moi.

LABRIDE.

Ah ! Madame.

OPHÉLIE.

Depuis que ma sœur a quitté Paris pour s'établir dans ce château, la paix est bannie de ce séjour; sa folle manie me désespère; aussi il m'est impossible de vivre plus long-temps avec elle, et je suis décidée...

LABRIDE.

A vivre toute seule ?

OPHÉLIE.

Mon dessein est de m'en séparer, et j'ai pris mes mesures pour y parvenir le plutôt possible; M. de Germeuil, de Paris,

en qui j'ai la plus grande confiance, m'a parlé, dernièrement, d'un de ses parens, qu'il dit me convenir sous tous les rapports. Cette lettre m'annonce sans doute son arrivée. Ainsi, sois discret. Va faire septinelle autour du château, et aussitôt que tu verras un étranger y entrer, conduis le dans mon appartement.

LABRIDE.

Oui, Madame.

OPHÉLIE.

Surtout n'en dis rien à ma sœur, et prends bien garde qu'elle ne t'aperçoive.

LABRIDE.

Je comprends, je comprends, il ne faut pas que le Monsieur la voye, et il faut que vous voyez le Monsieur... parce qu'alors... enfin..., suffit voilà... c'est clair.

(*On entend appeler en dehors.*)

SCÈNE V.

OPHÉLIE, LABRIDE, ELVIRE; *appellant.*

ELVIRE.

Tom ! Tom !

OPHÉLIE.

Quel est ce nom-là ?

ELVIRE.

Tom !... Eh bien ! vous ne répondez pas ?

LABRIDE.

C'est moi que Madame demande ?

ELVIRE.

Combien de fois faudra-t-il vous le répéter ? vous ne vous nommez plus Labride ; on vous appelle Tom.

LABRIDE.

Pardon, Madame, je l'avais oublié.

Les Deux Veuves.

Air : Dit-moi, n'allez-vous pas l'dimanche :

Tous les jours on voit dans la vie,
 Changer d'habits, changer de ton;
 Moi-mêm'. cédant à votre envie,
 Ici, j'ai changé sans façon;
 Pour suivre vos goûts avec zèle
 J'ai su me métamorphoser;
 Mais il n'est pas d'mode nouvelle
 Qui m'force à me débaptiser.

ELVIRE.

Je l'ordonne, obéissez, ne suis-je pas la maîtresse ?

OPHÉLIE.

Et moi, Labride, je t'ordonne de ne pas changer de nom.

LABRIDE.

Mais...

ELVIRE.

Obéis et je te récompenserai.

LABRIDE.

Oui, M'dame.

OPHÉLIE.

Si tu le fais, je te chasse !

LABRIDE.

Oui, Madame.

Air : Vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.

OPHÉLIE.

Si tu redoutes ma vengeance,
 Songe bien à garder ton nom.

ELVIRE.

Si tu tiens à la récompense,
 Songe bien à t'appeler Tom.

LABRIDE, *bas à Ophélie :*

Votre menace me décide.

(*A Elvire.*)

Je tiens beaucoup à vos bienfaits.

(*A Ophélie.*)

Mon nom sera toujours Labride.

(*A Elvire.*)

Tom sera mon nom désormais.

OPHÉLIE.

C'est bien, éloignez-vous, Labride..

ELVIRE.

Vous entendez, Tom ?

LABRIDE.

Oui, Madame.. (*A part en s'en allant.*) Si ça continue, je finirai par ne plus m'appeler du tout.

SCÈNE VI.

OPHÉLIE, ELVIRE.

OPHÉLIE.

Enfin, ma sœur, vous ne pouvez changer, vous me contrariez toujours..

ELVIRE.

De quoi vous plaignez-vous donc, ma sœur ? quand je fais tout pour vous être agréable..

OPHÉLIE.

Je vous le dis, je ne saurais vivre plus long-temps avec vous.

ELVIRE.

Mais c'est à moi de me plaindre, je pense, la nuit, par exemple, puis-je reposer ?

OPHÉLIE..

Et qui vous en empêche ?

ELVIRE.

Vous vous levez trop tôt.

OPHÉLIE.

Vous vous couchez trop tard.

ELVIRE..

Air : Tout le monde vous montre au doigt.

Je souffre de ce que vous faites ;

Chacun ici dit mot, pour mot,

Que pour la toilette, vous êtes,

Comme au temps du roi Guillemot ;

Et toujours d'une humeur quinquese.

Lorsqu'ensemble on nous aperçoit,
 Pour vous, ma sœur, j'en suis hontense,
 Tout le monde vous montre au doigt.

Vous l'espérez en vain ; ma chère sœur, pour vous plaire
 je ne m'affublerai certainement pas de vos costumes antiques.

OPHÉLIE.

Il est certain que les vêtements d'autrefois avaient beaucoup
 trop de décence ; et que ceux d'aujourd'hui... Ah ! ma sœur
 quel scandale !

ELVIRE.

Croyez-moi, ma sœur, finissons sur ce point, nous ne pouvons
 nous accorder, et peut-être que dès aujourd'hui....

OPHÉLIE.

Je quitterai la place.

Air : *Une Fille est un Oiseau.*

Je vous le dis sans détour,
 Votre conduite m'irrite.

ELVIRE.

Pour vous votre seul mérite,
 Est de gronder tout le jour.

OPHÉLIE.

Vous, voulez que l'on subisse
 Votre loi, votre caprice.

ELVIRE.

Il faut que cela finisse ;
 Loin de vous, si je vivais,
 Mon bonheur serait extrême.

OPHÉLIE.

Quittons-nous aujourd'hui même
 Pour ne nous revoir jamais. (*bis.*)

Ensemble.

Pour ne nous revoir jamais. (*bis.*)

Adieu, ma sœur. (*A part.*) Courons à mon appartement
 attendre l'arrivée de mon prétendu. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

ELVIRE, *seule.*

Lisette doit m'amener ici la personne que m'annonce cette lettre et que je ne connais pas... Ne quittons pas ces lieux.

SCÈNE VIII.

ELVIRE, FINETTE.

FINETTE.

Le voici, Madame.

ELVIRE.

Serait-il vrai, Finette ?

FINETTE.

C'est lui-même je n'en saurais douter : il a tout-à-fait un air de... enfin vous l'allez voir ; le voici je vous laisse pour veiller à ce que Madame votre sœur ne trouble pas votre entretien.

ELVIRE.

Non, reste, Finette ; je sais que ma sœur est pour quelque-temps dans son appartement.

SCÈNE IX.

ELVIRE, FINETTE, LE BARON DE FIERMONT.

LE BARON.

Eh bien, Finette, puis-je parler à la veuve Géricourt ?

FINETTE.

La voici, Monsieur.

LE BARON.

Que vois-je ?..

FINETTE.

Mais, qu'avez-vous donc, Monsieur, c'est madame de Géricourt que vous demandez ?

LE BARON.

En ce cas, elle est beaucoup mieux que le portrait qu'on

m'en avait fait. (*Il salue.*) Madame. (*A part.*) Que lui dire ? quel ton ! quelle élégance !

ELVIRE.

Monsieur... (*A part.*) Qui est cet original que Finette m'amène ici ?

LE BARON.

Madame, certainement... tout autre que moi, en voyant ces attraits, ces grâces, cette parure... ce... cette... en examinant ce maintien séduisant qui charme... et qui enfin... Madame, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

ELVIRE.

En vérité, Monsieur ! (*Bas à Finette.*) Finette, c'est un véritable campagnard ; je veux m'en amuser.

LE BARON, *à part.*

Comme elle m'examine. (*A Finette.*) Que te dit ta maîtresse ?

FINETTE.

Vous l'enchantez Monsieur.

LE BARON.

J'ai toujours produit cet effet-là sur le beau sexe. (*à Elvire.*) Madame...

ELVIRE.

Monsieur...

LE BARON.

Nous allons donc contracter une union qui, je l'espère, sera fortunée : même amitié, même tendresse, même sentiments, mêmes... Enfin tout... tout de même ; quand vous verrez les lieux que j'habite, vous vous croirez, je vous assure, au temps de la Chevalerie ; vous admirerez mon château, mes créneaux, mes fossés remplis d'eau, et ma vieille tour, dont le donjon se perd dans le vague des nues.

ELVIRE.

Monsieur habite donc toujours la province ?

LE BARON.

Toujours, Madame, et je puis me flatter d'y être connu et considéré. Le Baron de Fiermont ! A propos. Madame, connaissez-vous la province de Normandie ?

ELVIRE.

Nullement, Monsieur le Baron.

LE BARON:

Vous vous y plairez, Madame, j'en suis certain; car c'est tout comme à Paris, pour les plaisirs, les fêtes, les amusemens de toute espèce... Jugez-en vous-même.

Air de la Trémitz.

Le château de Fiermont,
 Nommé de *Mont-sur-Mont*,
 Offre à l'observateur
 Un aspect enchanteur:
 Ses tours et ses créneaux
 A mes humbles vassaux,
 Qui respectent ma loi,
 N'inspirent point d'effroi.
 Quatre fois par an,
 Chez moi, l'on se met en goguette;
 Mais de l'étiquette
 Toujours en observant le rang,
 On quitte la table;
 Ensuite près d'un sexe aimable,
 Suivant le bon ton:
 On fait le whisk ou le boston.
 Le concert arrive,
 Alors on voit chaque convive,
 Jaloux d'écouter
 Le Président qui va chanter;
 Sa voix peu commune:
 Nous entonne *Au clair de la lune*.
 En criant bravo,
 On se croit vraiment à Feydeau.
 Le concert fini
 Dans notre Tivoli.
 D'un joli bal
 Bientôt je donne le signal.
 Neuf heures ont sonné...
 Et chacun étonné
 S'écriant : qu'il est tard !
 Me dit bonsoir ! et part.

FINETTE.

Quel tableau enchanteur !

ELVIRE.

Oui, tout cela est ravissant ! mais permettez , Monsieur le Baron...

LE BARON.

Parlez , belle dame, parlez.

ELVIRE.

Chez-vous , dites-moi , suit-on les modes ?

LE BARON.

Oui, Madame ; c'est toujours la même.

FINETTE.

Alors c'est plus facile.

ELVIRE.

Avez-vous des artistes, des peintres, des musiciens, des marchandes de modes.

LE BARON.

Oui, Madame, nous avons même un orfèvre en boutique.

ELVIRE, à part.

Oh ! c'est à n'y pas tenir : poussons le à bout. (*Haut.*) Monsieur le Baron, le tableau de votre province me charme beaucoup sans doute, mais il me faut des preuves de votre amour, et je vous avoue que je suis un peu exigeante.

LE BARON, à part.

Elle m'effraie ! (*Haut.*) parlez ; que faut-il pour vous plaire, Madame, je suis prêt à souscrire à toutes vos volontés.

ELVIRE.

Air : *Un Homme pour faire un tableau*

Il faut transformer tout exprès,
Si vous voulez savoir me plaire,
Votre parc en jardin anglais,
En doux ruisseaux, votre rivière.
Il faut, Monsieur, détruire encor
Ces murs dont l'aspect intimide,
Enfin de votre château-fort
Je veux faire un palais d'Armide.

LE BARON, à part.

Peste comme elle y va !

ELVIRE.

Alors on pourra habiter votre Normandie.

LE BARON.

Quoi ! Madame.

ELVIRE.

Oui sans doute.

Air : *Au son du fifre et du tambour.*

Dans ce séjour agréable et commode
 Nous pourrons vivre entourés de plaisirs,
 Nous y suivrons chaque nouvelle mode.
 Rien ne saurait y borner mes désirs ;
 Nous recevrons nombreuse compagnie,
 On y jouera souvent la comédie.
 Alors de ces plaisirs surpris,
 Nous pourrons nous croire à Paris.

LE BARON, à part.

D'honneur, elle est folle ! (*Haut.*) sans doute, Madame, vous voulez plaisanter : ne m'avait-on pas annoncé que je trouverais en vous une femme sage, tranquille, n'aimant enfin que les plaisirs de la campagne ?

ELVIRE.

Vous connaissez mes goûts. Songez que si vous voulez devenir mon époux, il faut vous y conformer : adieu, Monsieur. (*à part.*) Je ris de sa surprise.

(*Elle sort en faisant à Finette des signes d'intelligence.*)

SCENE X.

LE BARON, FINETTE.

LE BARON.

Qui diable s'y serait attendu, et que m'avait-on dit ? Allons, allons, je vois qu'on m'a trompé... Je retourne dans mon château... cependant si je pouvais.

FINETTE.

Comment ! Monsieur, déjà découragé ? Ne craignez rien, c'est un instant d'humeur, un vrai caprice ! elle reviendra à la raison, et il ne tiendra qu'à vous d'obtenir sa main.

Les deux Veuves.

3

LE BARON.

Tu crois, Finette ?

FINETTE.

(*A part.*) Excitons sa générosité ! (*Haut.*) Je vous dis, Monsieur, que vous réussirez : un peu de persévérance ; allez, allez, je la connais bien.

Air : Restez, restez troupes jolies.

Eh ! laissez donc là votre crainte.

LE BARON.

De toi, Finette, j'ai besoin,

FINETTE.

Il faut agir ici sans feinte.

LE BARON.

De m'aider prends au moins le soin. (*bis.*)

FINETTE.

L'amour doit vous couvrir de gloire ;

Qui doute ne parvient à rien :

En s'obstinant à la victoire,

Monsieur, soyez sûr qu'on l'obtient.

LE BARON, *à part.*

Finette a raison, ne nous rebuions pas ; d'ailleurs son immense fortune me dédommagera bien de ses petits travers. (*Haut.*) Et tu dis donc, Finette ?

FINETTE.

Je dis, Monsieur, et je répète que c'est un petit caprice de sa part. Elle veut vous éprouver. Croyez-moi, suivez-la, parlez-lui, et je vous répons du succès.

LE BARON.

Eh bien ! Finette, parle lui pour moi ; tu peux compter sur toute ma reconnaissance. En un mot, sois mon avocat auprès d'elle.

FINETTE, *ayant l'air d'attendre quelque chose.*

Ah ! M. le Baron... croyez bien que l'intérêt... (*Voyant qu'il ne lui donne rien.*) Mais je vous engage pourtant à ne pas faire trop grand fond sur mon éloquence.

LE BARON, *lui mettant une bague au doigt.*

Tiens, Finette, tâche de la décider en ma faveur.

FINETTE.

Vous avez déjà les usages du beau monde : vous réussirez ; comptez sur moi , et ne vous éloignez-pas.

LE BARON.

Je reviendrai bientôt savoir ce que t'aura dit ta petite extravagante de maîtresse. (*A part, en s'en allant.*) Ah ! quelle femme ! quelle femme ! Mais aussi quelle dot ! quelle dot !

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

FINETTE, LABRIDE.

LABRIDE. *Il entre sans son habit de cocher ; mais il n'a pas encore la veste rouge de jockey , ni la toque.*

Finette , écoute donc , sais-tu ce qui ce passe ? le billet de ce matin...

FINETTE.

Eh bien ?

LABRIDE.

Eh bien ? ce billet annonçait un prétendu.

FINETTE.

Voyez la grande nouvelle !

LABRIDE.

Il est arrivé, et dans ce moment il est avec madame Ophélie.

FINETTE.

Que dis-tu ?

LABRIDE.

A peine étais-je à mon poste , que le tout petit domestique dont je t'ai parlé , ce Jacquet comme moi , arrive.

FINETTE.

Après ?

LABRIDE.

Après ? Eh bien , après son maître est arrivé aussi ; Ah ! ma foi , Finette , un superbe particulier , une mise soignée , qui s'appelle , là , bien , tout de même. Tom ! qu'il m'a dit , car il paraît qu'il savait mon nom.

FINETTE.

Achève donc, bavard insupportable.

LABRIDE.

Tom ! va de suite prévenir ta maîtresse de mon arrivée ; dis-lui que je brûle de lui présenter mes hommages... Ah ! c'est vous, Monsieur ? lui ai-je dit à mon tour : ma maîtresse vous attend, et j'ai ordre de vous conduire à son appartement. Je l'ai donc amené à madame Ophélie ; mais si tu avais vu quelle surprise ! en se regardant tous les deux, ils ouvraient, lui de grands yeux, Madame une grande bouche ; c'était vraiment cocasse. Dame ! écoute donc, Finette, c'est qu'un beau jeune homme comme ça, pour une vieille femme.

FINETTE.

Qu'ont-ils dit ? qu'ont-ils fait ?

LABRIDE.

Ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait ? ma foi, je n'en sais rien, je les ai laissés ensemble, et je suis accouru pour te raconter tout cela.

FINETTE.

Eh bien ! sais-tu ce que nous avons fait ?

LABRIDE.

Non, qu'est-ce que nous avons fait ?

FINETTE.

Un double quiproquo.

LABRIDE.

Laisse donc, pas possible.

FINETTE.

Ah ! mon dieu ! oui ; je gage que le jeune homme est celui que madame Elvire...

(*On sonne.*)

LABRIDE.

On sonne, c'est sans doute la vieille... Je reviendrai t'apprendre ce qui se sera passé. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

FINETTE, seule.

Oh ! plus de doute... le jeune homme est celui que nous at

tendions, et le vieux baron était pour l'autre veuve. Que faire ? De deux amans dans ce Château, n'en conserver aucun... Comment réparer?.. Mais qu'entends-je ? c'est notre jeune soupirant : il ne paraît guère satisfait.

SCÈNE XIII.

FINETTE, ALFRED.

ALFRED, *dans la coulisse.*

Williams, attendez de suite ; je veux repartir à l'instant pour Paris ; je veux assister à la pièce nouvelle. (*Appercevant Finette.*) que vois-je ? une soubrette ! elle est ma foi jolie, et puisque j'ai manqué la conquête de la vieille dame du château, je veux me consoler près de la jeune suivante. Bonjour, aimable enfant.

FINETTE.

Monsieur, je suis votre servante. (*A part.*) Il n'est vraiment pas mal.

ALFRED.

(*A part.*) D'honneur elle est toute gentille. (*Haut.*) Tu as le regard fripon.

FINETTE.

Comme il est familier.

ALFRED.

Il faut que je t'embrasse.

FINETTE.

Finissez donc, Monsieur.

ALFRED.

Tu ne me croiras pas, mais je sens que je t'aime.

FINETTE.

Déjà ? et ma maîtresse ? perdez-vous la raison ?

ALFRED.

Près de toi ? sans doute ; quant à ta maîtresse, n'en parlons plus : permets seulement. (*Il veut l'embrasser.*)

FINETTE.

Laissez-moi donc ! tenez, j'entends qu'on m'appelle.

ALFRED.

Tu voudrais m'échapper, friponne.

FINETTE.

Finissez, on vient.

ALFRED.

Qui est cet importun ?

SCÈNE XIV.

ALFRED, FINETTE, LE BARON.

LE BARON.

Ah ! Finette, c'est toi ? Eh bien ! que t'a dit ta maîtresse ?

ALFRED, *lorgnant le baron.*

Ah ! précieux, en vérité ; précieux, ma parole d'honneur !

LE BARON.

Réponds donc, Finette.

FINETTE.

Monsieur...

LE BARON.

Qui est donc ce jeune homme, avec son ris moqueur ?

FINETTE, *bas au baron.**Air : Ma belle est la belle des belles.*

C'est de la bonne compagnie

Je gage quelque original.

(Bas à Alfred.)

C'est un cadet de Normandie,

Un frus et vrai provincial.

LE BARON.

O ciel ! quelle caricature !

Voilà donc de nos élégans !

ALFRED, *riant aux éclats.*

Vraiment, voilà bien la tournure

Qu'on avait en l'an quinze cents.

FINETTE.

Laissons les aux prises et allons rejoindre Labride.

SCÈNE XV.

ALFRED, LE BARON.

LE BARON.

Elle est partie, attendons-là. (*Il examine Alfred.*) Mais plus je regarde ce jeune étourdi, et plus il me semble...

ALFRED.

Cette figure hétéroclite ne m'est cependant pas inconnue.

LE BARON.

Je ne me trompe pas, c'est... C'est le chevalier Alfred Dinville ?

ALFRED.

Eh quoi ! c'est le baron de Fiermont ?

LE BARON.

Comment, vous en ce château ?

ALFRED.

Et vous-même, Baron ?

LE BARON.

Mais... j'y suis venu pour affaire.

ALFRED.

Ma foi, c'est le mauvais état des miennes qui m'y a conduit ; je suis ruiné, et j'y veuais pour réparer ma fortune. J'y venais pour me marier.

LE BARON.

Que voulez-vous dire ?

ALFRED.

Non, d'honneur ; c'est un de mes amis, parent de la veuve Géricourt qui arrangeait cela ; je ne la connais pas.

LE BARON.

(*A part.*) Voilà qui est assez singulier. (*Haut.*) Eh quoi ! voudriez vous épouser cette folle dont la parure extravagante ?

ALFRED.

Ah ! ah ! ah ! ah !...

LE BARON.

Et les travers ?

Ne m'en parlez pas.

ALFRED.

LE BARON.

(*A part.*) C'est plaisant ! j'aurais cru qu'elle lui aurait convenu. (*Haut.*) Mais vous avez dû lui plaire, car votre tournure, vos airs, votre mise surtout...

ALFRED.

N'est pas de son goût, mon cher : le croiriez-vous, selon elle, mon habit n'a pas le sens commun ; enfin, elle deteste la mode.

LE BARON, *à part.*

Finette avait raison, des caprices... des caprices... il paraît que tantôt elle veut blanc, et que tantôt elle veut noir. (*Haut.*) Que prétendez-vous faire ?

ALFRED.

Retourner à Paris sur le champ.

LE BARON.

Eh bien ! Chevalier, je vais bien vous surprendre : moi je reste et j'épouse... Ses goûts, ses caprices, ses défauts sont nombreux, il est vrai ; mais deux cents mille écus de dot...

ALFRED.

Que dites-vous donc, mon cher ?

LE BARON.

Oui, deux cents mille écus ; tout autant.

ALFRED, *à part.*

Diable, je ne la croyais pas si riche : quelle étourderie j'ai commise ?

LE BARON.

Allons, mon cher Chevalier, restez ; je vous invite à ma noce. (*A part.*) Mais il réfléchit, est-ce que la dot le tenterait : allons vite trouver la veuve, et dussé-je me plier à tous ses caprices, obéir à toutes ses volontés ? je veux qu'elle m'épouse aujourd'hui même. Au revoir, mon cher Dienville.

SCÈNE XVI.

ALFRED, *seul.*

Serviteur, Baron, serviteur ; je ne sais vraiment où j'ensuis.

quelle bévue ! mais ne serait-il pas possible de réparer ma sottise ? oui, oui, ne partons pas : mais ce diable d'ami avec sa lettre d'introduction qui ne me prévient de rien. Je me serais conduit tout différemment avec la vieille.

Air de Marianne.

Elle n'est jeune, ni jolie ;
 Mais en revanche elle a du bien :
 Ou cite sa bizarrerie ;
 Mais elle est riche et je n'ai rien.
 Il en est temps ,
 Changeons nos plans ;
 Soumettons-nous à sa vieille manie ,
 Tendre, galant ,
 Et complaisant ,
 A notre veuve on plaira sûrement ,
 Je puis écouter ses sornettes ;
 M'en emparer voilà mon but ,
 Car, en lui payant ce tribut ,
 Elle paiera mes dettes.

Décidément je vais tout mettre en usage pour la faire revenir sur mon compte, et s'il faut idolâtrer son chignon, adorer sa polonaise, et me mettre à genoux devant ses falbalas, pour qu'elle m'épouse, elle sera ma femme... Deux cents mille écus de dot !.. Mais je crois l'entendre : c'est mon bon génie qui me la ramène.

SCÈNE XVII.

OPHÉLIE, ALFRED.

OPHÉLIE, *à part.*

Labride vient de me dire qu'il n'était pas encore parti : faisons donc un nouvel effort.

ALFRED.

Ah ! belle dame, combien votre retour me charme, j'étais vraiment impatient de me trouver avec vous.

OPHÉLIE.

Puis-je le croire, Chevalier ? votre ton, vos manières sont loin de l'idée que j'avais conçue de votre caractère, de votre sagesse.

Les Deux Veuves.

ALFRED.

Ma sagesse ?.. tout vous en répond , belle dame.

OPHÉLIE.

Cependant , cette mise , ces modes...

ALFRED.

Ah ! Madame , pour vous plaire je les abjure et j'en fais le serment.

OPHÉLIE.

Serait-il vrai , un changement aussi subit ? car enfin , ce n'est pas là votre langage de tantôt.

ALFRED.

Il est vrai , Madame , mais votre raison , votre maturité... en fait de sagesse et d'expérience , tout m'a fait faire un juste retour sur moi-même.

OPHÉLIE , à part.

Il est charmant. (*Haut.*) En sorte que l'intérêt...

ALFRED.

Quel mot osez-vous prononcer ? qui moi ? l'intérêt !... Ah ! Madame , jugez mieux de mes sentimens... Tenez , j'avais vingt cinq mille livres de rente. Eh bien ! en moins de deux ans j'ai mangé rentes , et capital , voilà ce qu'on peut appeler un mépris décidé pour les richesses.

OPHÉLIE.

Vous appelez cela du mépris pour la richesse ? Moi , j'appelle cela de la folie , de la dissipation , de l'extravagance , de... de...

ALFRED.

Oui , oui , sans doute ; je sens bien qu'à la rigueur , je puis paraître un peu coupable ; mais si l'Amour et la Raison voulaient se charger de ma conversion... Ah ! combien je serais soumis , tendre et fidèle.

OPHÉLIE.

Il m'émeut sensiblement ; car enfin , ce jeune homme a du bon , il paraît posséder un cœur aimant.

ALFRED.

Que dites-vous , belle Ophélie ?..

OPHÉLIE, *soupirant.*

Ah ! Chevalier !

ALFRED, *à part.*

Elle est séduite , et la dot est à moi.

OPHÉLIE.

Si je pouvais compter sur votre constance , sur votre amour , sur votre fidélité surtout...

ALFRED, *à genoux.*

Ah ! femme adorée !... croyez à tout... absolument à tout...

OPHÉLIE, *le relevant.*

Air : Daignez m'épargner le reste.

Je redoute un époux léger,
Et je le dis avec franchise,
Le cœur ne peut se partager ;
Tout ou rien , voilà ma devise.

ALFRED.

Tout ou rien , c'est la mienne aussi,
Croyez-en l'Amour que j'atteste.

(*Il la presse amoureusement.*)

Je veux tout posséder ici , (*bis.*)
Et vous disposerez du reste.

OPHÉLIE.

Vous consentiriez donc à vous fixer à la campagne , à demeurer dans ce château ?

ALFRED.

Une chaumière et votre cœur , voilà mon unique désir.

OPHÉLIE.

(*A part.*) Il est charmant , comment lui résister ? (*Haut.*)
J'entends quelqu'un , Chevalier ; reconduisez-moi dans mon appartement. (*Il lui donne la main.*)

SCÈNE XVIII.

LABRIDE , *seul , il entre tout-à-fait vêtu en jockey anglais , la petite toque et une cravache à la main.*

Là !... me voilà joliment harnaché ! que va dire madame Ophélie ? Aussi comment résister à sa petite sœur ? Je le veux , Tom , qu'elle m'a dit , sois mon jacquet ; ma foi , moi ,

au petit bonheur : je le suis. Et puis d'ailleurs, j'ai cru m'apercevoir que Finette me fait meilleure mine... elle n'a fait que m'rire au nez depuis que j'suis d'sous le costume complet. Elle dit que je suis plus gentil, plus lèste, plus... enfin me voilà, quoi !

1^{er}. COUPLET.

Air de Gaspard l'avisé.

Mais stependant, lorsque j'y pense,
D'Labride à Tom, quell' différence !
Avec ces costum's tout nouveaux,
Je n'pourrons plus dire à mea ch'voux :

Oh ! oh ! oh ! oh !

J'suis sûr qu'ils n'm'e r'connaitrons pas.

Ah ! ah ! ah ! ah !

Ma foi (*bis.*) je m'dis tout bas
Bien malin qui n's'y tromp'rait pas. (*4 fois.*)

C'n'est rien qu'ça,

On verra (*bis.*)

C'n'est rien qu'ça. (*bis.*)

2^e. COUPLET.

Est-c'qu'il m'faudrait changer d'manière ?

Obéir est ma seule affaire ;

Si l'on m'donnait des ch'voux anglais

A coups d'cravache j'les mènerais.

Eh ! eh ! eh ! eh !

J'crois ben qu'ça n'leur conviendrait pas.

Ah ! ah ! ah ! ah !

Tant pis (*bis.*) j'dirais tout bas

Ces ch'voux-là je n'les connais pas. (*4 fois.*)

C'n'est rien qu'ça,

On verra (*bis.*)

C'n'est rien qu'ça. (*bis.*)

Mait j'entends quelqu'un; justement c'est notre jeune dame.
(*Il fait quelque pas d'anglaise.*)

SCÈNE XIX.

LABRIDE, ELVIRE, LE BARON, *vêtu en jeune élégant ridicule.*

ELVIRE.

Ah ! c'est toi, Tom !... c'est très-bien, mou garçon ; laisse-nous.

Vous le voyez, Madame, à l'anglaise... je ne connais plus que ça. (*Il fait des passes grotesques entre le baron et Elvire.*)

SCÈNE XX.

ELVIRE, LE BARON.

LE BARON.

Eh bien, adorable veuve, que dites-vous du costume ?

ELVIRE.

A merveille, baron, à merveille ! je vous trouve charmant, mais comment vous êtes-vous procuré ces habits.

LE BARON.

Il n'était rien dont mon amour pour vous ne vint à bout, belle dame ; mon domestique a couru toute la ville pour me métamorphoser de la tête aux pieds.

ELVIRE, *riant*.

Très-bien, en vérité.

LE BARON.

Je n'ai plus, je pense, les façons, les manières d'un provincial ; il est vrai que j'étais plus à mon aise sous mon ancien habit ; mais je compte la gêne pour rien, puisque je suis à la mode et que j'ai le bonheur de vous plaire.

ELVIRE, *à part*.

Il n'y est pas encore. (*Haut.*) Ce n'est pas tout, Baron : il faut maintenant changer de manières, d'usages ; il faut vivre, en un mot, comme tous les élégants de la capitale : écoutez moi.

Air : *Vive le vin.*

Un élégant

De bon ton d'à présent,

Pour guide en cette vie,

Doit prendre la Folie ;

Et chaque jour,

Pour prouver son amour,

Il doit, suivant leurs traces,

Sacrifier aux grâces.

Que la mode surtout,

Pour séduire et pour plaire ,
 Dirige votre goût ;
 Car aujourd'hui l'habit fait tout.
 Que des Jeux , des Amours ,
 La cohorte légère
 Se partage vos jours ,
 Et soit le but de vos discours.

Un élégant , etc.
 Sans rien connaître,
 Faire paraître
 Beaucoup d'esprit
 Sur tout ce qu'on a dit.
 Extravagances ,
 Folles dépenses ,
 Des jeunes gens
 Voilà le passe temps.
 Un élégant , etc.

A propos , baron, dansez-vous ?

LE BARON *à part.*

Autre lubie ! (*Haut.*) Si je danse ! ah ! par exemple , belle dame.

ELVIRE.

Oui , oui , vous aimez la danse ; vous l'aimez : quand on a les mêmes goûts , on doit agir sans façons ; allons baron , donnez-moi la main.

LE BARON.

Mais , Madame.

ELVIRE.

Allons , pas de cérémonies ! voyons , placez-vous , le front haut , le corps droit , là... très-bien !

Air de la Valse des Innocens.
 Pour vous présenter avec grâces ,
 Profitez bien de mes leçons.

(*Elle le fait danser.*)

La , la , la , la , la , la , la , la , la...
 De la valse apprenez les passes ,
 Vous brillerez dans les salons.
 (*Il danse grotesquement.*)

ENSEMBLE.

Bien, bien, ah ! c'est charmant,
Ah ! comme il danse joliment.

LE BARON.

Ah ! c'en est trop, ah ! c'est charmant !

Vraiment,

Je danse joliment.

(*Il tombe dans un fauteuil.*)

ELVIRE.

Mais je vous quitte, je cours mettre la dernière main à ma toilette et reviens dans un instant, vous donner une seconde leçon de danse. (*Elle sort.*)

SCÈNE XXI.

LE BARON, *seul.*

Une seconde leçon de danse !... Allons, décidément elle est folle ; mais enfin, la riche veuve Géricourt sera ce soir la baronne de Fiermont, et demain ce sera mon tour.... C'est une femme charmante, aye ! aye....aye... Un vrai démon : je suis tout brisé... Il se lève. Mais me trompé-je ? eh ! vraiment c'est lui, c'est cet étourdi d'Alfred ! comme le voilà fagotté ah ! parbleu ! l'aventure est pittoresque.

SCÈNE XXII.

ALFRED, LE BARON.

ALFRED, *vêtu en vieux, il éclate de rire en voyant le baron.*

Ah ! cest trop fort ! le baron de Fiermont en jeune élégant ! ah ! quelle tournure !

LE BARON.

Mais vous même, Alfred, sous ce bizarre accoutrement, que voulez-vous, que prétendez-vous ?

ALFRED.

Ce que je veux ? épouser ; ce que je prétends ! toucher la dot, et je la toucherai.

LE BARON.

Vous toucherez la dot ! n'y avez vous pas renoncé ?

ALFRED.

J'ai changé d'avis, Baron, et d'ailleurs deux cent mille écus, comme vous le disiez fort bien vous même ce matin...

LE BARON.

Décidément, il est fou ! (*Haut.*) C'est une plaisanterie, car je suis certain moi...

ALFRED.

D'épouser la veuve, peut-être ?

LE BARON.

Oui ; sans doute, d'épouser la veuve.

ALFRED.

Allons baron, vous voulez rire.

LE BARON.

C'est pour lui plaire que je me suis procuré ce costume ridicule et que j'ai consenti à m'en affubler.

ALFRED.

C'est elle même qui m'a aidé à endosser cet habit de feu son respectable époux, ainsi que cette vénérable perruque et cette antique épée...

LE BARON.

Quoi ! c'est elle-même, dites-vous, qui.. :

ALFRED.

Eh ! oui, vous dis-je, elle-même.

LE BARON.

Ah ! ça, mais c'est un vrai lutin que cette femme-là ; elle me quitte à l'instant ; parbleu ! je suis encore tout rompu d'une leçon de danse qu'elle vient de me donner ici même.

ALFRED.

Une leçon de danse, à vous baron ? ah ! ah ! ah !... d'honneur vous extraviguez.

LE BARON.

Ah ! parbleu ! chevalier, c'est trop fort ; et tenez la voici ; mais que vois-je ?

SCÈNE XXIII.

LE BARON, ALFRED, OPHÉLIE, ELVIRE, LABRIDE.
FINETTE, *au fond.*

Air : Duo du Prisonnier.

LE BARON, ALFRED.

O ciel, ô ciel ! en croirai-je mes yeux !

OPHÉLIE, ELVIRE.

O ciel, ô ciel ! en croirai-je mes yeux !

TOUS LES QUATRE.

Pour moi, quelle surprise extrême,

Au lieu d'un { ici j'en vois deux.
d'une {

OPHÉLIE, *parlant d'Alfred.*

Il est bien jeune.

ELVIRE, *parlant du baron.*

Il est bien vieux.

TOUS QUATRE.

Voilà celui { que mon cœur aime,
celle {

Pour moi quel changement heureux.

ENSEMBLE.

Doux effet de la sympathie,

Mon cœur palpite en le { voyant.
la {

FINETTE ET LABRIDE.

Labride, { au gré de notre envie
Finette, {

Tout réussit en ce moment.

OPHÉLIE.

Quoi ! ma sœur ?

ALFRED.

Elles étaient d ux veuves Géricourt, tout s'explique maintenant.

LE BARON.

Parbleu ! voilà bien la veuve Géricourt dont on m'avait fait

Les Deux Veuves.

le portrait ; c'est cela : mise soignée , à l'antique. Votre sœur me fit prendre le change un instant ; mais reconnaissez en moi le baron de Fiermont , venu tout exprès de la Normandie , pour... Enfin , Madame , vous voyez à vos pieds , un mortel qui vous offre sa main , son cœur et son château de *Mont-sur-Mont*.

ALFRED , à *Elvire*.

Et moi , belle dame , sous ce bizarre costume , je suis le chevalier Alfred Dinville , un jeune parisien , qui brûle d'amour pour vous.

OPHÉLIE.

Relevez-vous , Baron.

ELVIRE.

Demeurez quelque temps au château , Chevalier.

ALFRED.

Je suis le plus heureux des hommes !

LABRIDE , à *Ophélie*.

Labride restera-t-il votre cocher , Madame ?

OPHÉLIE.

Tu es le maître de rester.

LABRIDE , à *Elvire*.

Tom vous suivra-t-il à Paris , pour être votre jacquet , Madame

ELVIRE.

J'emmène avec moi Finette , tu peux demeurer avec ma sœur.

LABRIDE , à *Finette*.

Oh bien ! alors , ce n'est pas ça ; dis-donc , Finette ?

FINETTE.

Avec la permission de ma maîtresse , quand nous serons à Paris , je veux te metre à la mode ; tu seras mon mari.

LABRIDE.

Merci , ma peite Finette.

LE BARON , à *Ophélie*.

Et nous , m'amour , soyons heureux à la nôtre : c'est la bonne ; avec vous , c'est celle que je veux toujours suivre.

CHOEUR.

Air du Bouffe et le Tailleur.

D'une aimable critique
 Adopter le secours
 Est un usage antique
 Qu'il faut suivre toujours. (*bis.*)

ELVIRE, *au Public.*

Air de la Sentinelle.

En ce moment , on sait que les auteurs
 Pour leur ouvrage ont besoin d'indulgence;
 En ce moment , on voit que les acteurs
 De la frayeur éprouvent l'influence.

De vos bontés , ce soir encor ,
 Veuillez, Messieurs , nous donner quelques preuves ,
 Ah ! par un généreux effort ,
 Daignez vous charger de leur sort ;
 Enfin... épousez les deux veuves.

D'une aimable critique , etc.

FIN.